

Aveugles

Marie-Andrée Lamontagne

Numéro 84, printemps 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96392ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamontagne, M.-A. (2021). Aveugles. *L'Inconvénient*, (84), 70–72.

Aveugles

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE **Marie-Andrée Lamontagne**

Men, men, men, songe Stephen Dedalus en poussant la porte du pub irlandais. Trois mots répétés, pour dire la foultitude, la masse anonyme, et qui résonnent maintenant dans ma mémoire, alors que je traverse, hypnotisée, un roman qui se situe dans un tout autre cadre. Mais il y a mieux pour se représenter la foule : une photo reproduite à l'intérieur de la jaquette de ce roman. Dans la rue, une mer de chapeaux et de complets, puisqu'à l'époque – les années 1920 – tout homme bien élevé ne peut sortir de chez lui tête nue. Nous sommes en Italie. L'Antiquité est passée par là, laissant derrière elle des vestiges qui s'ajoutent aux classiques fûts de colonnes et chapiteaux. Un certain césarisme, par exemple, qui imprègne la société italienne d'alors ; un goût pour l'homme fort, celui de la situation, pourvu d'une vision claire de l'avenir quand tout, dehors, n'est que chaos et lutte. La Méditerranée aussi, ses terres rocailleuses, le mauvais œil jeté par des vieilles qui savent des choses et pleurent leurs fils. Et la Renaissance, quand les poisons s'échangeaient sous le manteau au même titre que les *Vierge à l'enfant*,

les *Annonciation*, les *Cène*, les *Bataille de San Romano*.

Mais au fond tout cela n'est que poussière du temps, si l'on considère l'unité italienne somme toute récente : 1871. Et ce pays jeune qu'est l'Italie, qui apprend à se tenir sur ses jambes tout en se remettant des blessures de la Première Guerre mondiale, ce pays qui a faim, trépigne de colère et déverse régulièrement dans les rues une coulée de feutres mous, de casquettes d'ouvriers, de fourches de paysans, de képis de soldats démobilisés, ce pays dans l'enfance, donc, s'est doté en Benito Mussolini d'un chef aussi colérique et fantasque que lui. L'a-t-il vraiment choisi ? C'est tout le sujet du magistral roman d'Antonio Scurati, *M. L'enfant du siècle*, qui touille dans la marmite de l'histoire les chapeaux et les fourches, les gourdins et les rages. C'est magnifique. C'est effrayant.

Antonio Scurati est romancier, professeur de littérature comparée, chroniqueur au *Corriere della Sera*. Le fascisme et Mussolini sont les sujets des quatre romans qu'il annonce, et dont le premier, publié en Italie en 2018, a reçu l'impor-

ANTONIO
SCURATI

M

ROMAN

LE FILS DU SIÈCLE

« Un chef-d'œuvre »
ROBERTO SAVIANO, AUTEUR DE GOMORRA
LES ARÈNES

tant prix Strega et vient d'être traduit en français (Les Arènes), l'une des trente-huit éditions internationales. Les droits de traduction en français du deuxième titre, *M. L'uomo della provvidenza*, paru chez Bompiani en 2020, ont depuis été acquis par le même éditeur.

M. L'enfant du siècle, c'est le torrent de l'histoire qu'observe le romancier depuis les hauteurs, arc-bouté sur la connaissance. C'est le récit circonstancié de la prise du pouvoir par Benito Mussolini, le fils du forgeron et d'une institutrice, le vagabond ayant fui en Suisse le service militaire, le maître d'école dans le Frioul et le professeur de français dans une école technique en Ligurie, le journaliste milanais athée et un temps socialiste, avant d'être expulsé du parti, l'homme à la mâchoire carrée, en rut souvent, très souvent, et quand ce n'est pas au bassin d'une femme, c'est à la démocratie parlementaire qu'il donne ses coups de reins.

Le roman force l'admiration moins par sa longueur (864 pages dans l'édition française) que par sa construction et ses procédés. D'abord, ainsi que procède le Temps, la narration, minutieuse, adopte la lenteur du calendrier, une année après l'autre, un mois après l'autre. Mais elle montre également comment l'Histoire peut s'accélérer : deux années auront suffi à Mussolini pour passer du statut de journaliste – en 1920, il faisait encore le pied de grue devant un grand hôtel à Cannes pour interviewer le ministre des Affaires étrangères de l'époque – à celui de chef de gouvernement – en Italie, on dit alors « président du conseil » ; c'était le 31 octobre 1922.

Que s'est-il passé ? C'est que la révolution fasciste est survenue dans l'intervalle, celle-là même que les préfets, les députés, les journalistes jugeaient improbable ou alors vite retombée. Le démenti le plus grisant à ces prédictions aura été la marche sur Rome : des chemises noires venues de toutes les provinces d'Italie, marchant au pas, en rangs serrés, pour y prendre possession des ministères par une démonstration de force et asseoir le Duce sur le siège du président du conseil, avec pleins pouvoirs, l'opposition divisée et réduite au silence, le roi Victor-Emmanuel III gentiment couché à ses pieds.

Scurati montre l'aveuglement, la courte vue, la mauvaise lecture des faits

que nous, lecteurs, ne ferons pas, commodément installés avec lui depuis notre balcon, un siècle plus tard. À notre suffisance de lecteurs il injecte cependant un chouïa de myopie. Moyennant quoi nous aussi avançons à tâtons dans ce 20^e siècle dit nouveau, semblables aux paysans et aux ouvriers en colère, à la petite bourgeoisie qui en appelle au retour de l'ordre et des trains qui partent à l'heure (ils continueront d'être en retard). Cela, tout en dépliant habilement sous nos yeux ce qu'il faut de réel pour avancer dans la connaissance des causes et appréhender l'avenir.

Ainsi, ceux que Mussolini organisera en faisceaux sont d'abord des soldats sans gloire, démobilisés de la Grande Guerre, pendant laquelle ils avaient formé un corps de guerriers d'élite entraînés à la cruauté, les *Arditi* (les Hardis). Dans les tranchées, ce sont eux qui étaient chargés de repousser les premiers assauts des fantassins venus d'en face. Non pas à coups de baïonnette, mais à l'aide d'un poignard porté à la ceinture et qu'eux seuls, sanguinaires *Arditi*, de tous les régiments italiens, avaient le droit de porter et le devoir d'enfoncer dans les chairs molles de l'ennemi.

L'arme blanche peut sembler moins létale à première vue. C'est oublier les ravages qu'elle fait dans les esprits de ceux qui ont pris goût à la violence ritualisée de la guerre. La paix conclue, les mêmes se retrouvent sans occupation au civil, théoriquement interdits de poignard, pire : méprisés. Fort de son instinct d'animal politique, Mussolini, qui les méprise tout autant, saura canaliser leur ressentiment et faire avancer ses pièces sur l'échiquier, y compris dans l'adversité et la marginalité des débuts. Par la suite, tout se jouera sur des grèves, des mauvaises récoltes, la misère des uns, les richesses des autres. L'Italie des années 1920 devient un chaudron de haine revancharde et de revendications, tandis qu'une ligne de fracture sépare les partis avec, d'un côté, les socialistes, les libéraux ou les catholiques qui parlementent en vain, de l'autre, les nationalistes et les fascistes, chaque camp subdivisé en factions qui achèvent de brouiller le dessin général aux yeux des contemporains. Les désordres et les violences se multiplient ; le pays est entré dans la guerre civile.

RACONTER AUTREMENT

Telle est donc la structure du roman : un récit détaillé, des tableaux dramatiques, des scènes d'alcôve, de palais, de rue, de salle de rédaction, et l'Histoire, devenue folle, qui avance en titubant.

Maintenant le procédé.

Il consiste à alterner les chapitres romanesques et ceux, toujours brefs mais éloquentes, formés de documents d'archives. Tel compte rendu lénifiant d'un préfet après des manifestations sanglantes. Telle circulaire secrète aux faisceaux de la province. Tel article dans *Il Popolo d'Italia* (fasciste) ou le *Corriere della Sera* (bourgeois et libéral). Telle lettre à sa femme rédigée par le député socialiste Giacomo Matteotti, qui, idéaliste, inconscient du danger, bientôt fait cadavre, s'entête à réclamer des comptes au Duce dans l'enceinte du parlement. Ces archives brutes, sans autre apprêt que leur sélection et leur accumulation, viennent appuyer le récit mené dans les chapitres précédents, en éclairer un détail, l'attester devant le tribunal de l'Histoire.

Les romanciers qui pratiquent le genre historique indiquent généralement leurs sources en fin de volume, juste avant les remerciements. Ici, l'alternance du romanesque et du documentaire dans le même ouvrage produit un effet troublant. Tous deux deviennent les débris du « fleuve en crue » coulant sous nos yeux, ce qui ajoute à la vivacité du roman. Mais il y a plus. Le romanesque, dans *M. L'enfant du siècle* – descriptions, actions, mouvements, pensées et mobiles des personnages –, emprunte des formes narratives éprouvées, traditionnelles, auxquelles répond le style sans fioriture et détaché des documents d'archives. Cette oscillation du récit entre deux types de texte, quasi sans rupture de ton, n'a pourtant rien de monotone. Plutôt, elle produit des étincelles de sens, en mettant le lecteur en présence de deux temporalités : celle du romancier et démiurge, celle des protagonistes, pantins aveugles. Il en résulte un plaisir de lecture mêlé d'inquiétude quant à l'époque présente : savons-nous, saurons-nous lire nos signes ?

Ferons-nous mieux que ceux-là ?

L'immense poète Ungaretti collabore au *Popolo d'Italia* et, en 1923, demande (et obtient) une préface de Mussolini au moment de rééditer son recueil *Il porto sepolto*, tiré de son expérience de la Grande Guerre. Curzio Malaparte, journaliste et écrivain, adhère au fascisme et participe à la marche sur Rome.

Marinetti, poète et artiste fondateur du mouvement futuriste, est un fasciste impénitent de la première heure. Le grand Pirandello adhère au parti fasciste en 1924, alors que celui-ci tente de se purger de ses éléments les plus crapuleux, notamment les hommes de main qui, sur ordre de Mussolini, ont assassiné l'encombrant député Matteotti, suscitant un tollé aussi grand que vain. Le célèbre chef d'orchestre Toscanini s'associe au faisceau milanais et se présente comme candidat sur la liste fasciste aux élections de 1919. Benedetto Croce, grand philosophe et intellectuel libéral, soutient le fascisme dont le cœur, lui fait dire Scurati, est « l'amour de la patrie italienne [...], le sentiment de son salut » (p. 797). D'Annunzio, sans doute le poète italien le plus célèbre à l'étranger, fricote avec Mussolini, pose en héros et enivre les foules, jusqu'à devenir l'éphémère gouverneur de la cité de Fiume, qu'il n'est pas question de céder à la Yougoslavie après l'armistice qui redessine les frontières de la région. D'Annunzio, qui un jour rompt avec Mussolini, un jour en reçoit les subsides, est un cas à part, il est vrai. Il n'en demeure pas moins mussolinien, ne serait-ce que dans le culte de l'homme d'exception s'élevant au-dessus de la mêlée ; et que sa préférence aille à lui-même, Gabriele, plutôt qu'à Benito ne change rien à ce goût.

En littérature, l'école romantique fait de l'écrivain un mage éclairant la nation. Illusion. Ces éminents Italiens, écrivains, intellectuels ou artistes, n'ont pas su jauger Mussolini comme l'Histoire le jugera. D'où venait leur cécité ? La question hante la lecture. L'éloquence, la fièvre, la mystique nationale, toutes choses alors tonitruantes, recevables, appelées comme remèdes à une société prise de convulsions, flottent au-dessus des pages de *M. L'enfant du siècle*. Elles sont devenues inaudibles à nos oreilles. Mais alors, que n'entendons-nous pas assez de nos jours ? Inquiétude. Vivement le deuxième tome. ■

M. L'ENFANT DU SIÈCLE

Antonio Scurati

Traduit de l'italien par Nathalie Bauer

Les Arènes, 2020, 864 p.